Service Diocésain
de Pastorale
Liturgique
et Sacramentelle

Eucharistie, sacrement de la Charité

Conférence dans le cadre de l'année de la charité
29 septembre 2026

Ac 2,42 « Ils étaient assidus à l'enseignement des Apôtres, **à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières »**

« Puisqu'en mangeant **spirituellement** la Chair du Christ et en buvant **spirituellement** son Sang, on devient participant de l'unité de l'Eglise (…), celui qui ne mange pas ainsi est hors de l'Eglise et pas conséquent hors de la charité, et donc la vie n'est pas en lui » Commentaire de l'évangile de Jean, chapitre 6, St Thomas d'Aquin

Introduction

A partir de ces deux citations qui constitueront l'axe de réflexion de cet enseignement, nous nous rappellerons que l'eucharistie n'est pas un « en-soi » mais plutôt un « pour l'autre » : on a souvent reproché à la théologie eucharistique de st Thomas de « s'arrêter » au « comment » de l'eucharistie, à savoir la transsubstantiation, sans développer la théologie de ce pour quoi est instituée l'eucharistie à savoir la construction de l'unité de l'Eglise et la sanctification du monde au moyen du don de la vie de Jésus. Cette vie étant la Charité elle-même ! C'est pourquoi st Thomas appellera la messe le « sacrement de la charité ». St Thomas, sur ce point, reprend à son compte la théologie d'Augustin, qui, s'agissant de l'eucharistie nous dit que lorsque nous communions, ce n'est pas nous qui recevons le Christ mais le Christ qui nous reçoit, c'est pour Augustin l'effet propre à l'eucharistie que de nous transformer en Christ par le don de sa vie qui est charité. (Les Confessions VII, X, 16)

Au moins depuis le IXe siècle et la fameuse question du roi Charles le Chauve qui désirait en savoir plus sur la nature de la présence divine dans les espèces eucharistiques, la théologie médiévale, puis tridentine, a beaucoup insisté sur la modalité de cette présence dans le sacrement de l'eucharistie au détriment de la finalité de cette même eucharistie à savoir la communion. Ce pain consacré, aussi adorable soit-il, l'est pour que nous le mangions en vérité c'est à dire en communion spirituelle.

Il est vrai que ces débats médiévaux et tridentins étaient contemporains d'une pratique eucharistique déplorable, celle de l'abandon de la pratique régulière de la communion des fidèles : leur état de pécheur — quasi continuel — leur interdisait l'accès au sacrement de l'autel. Dans cette même période, on voyait se multiplier l'habitude de faire célébrer quantité de messes pour le repos de l'âme des défunts (mort de St Louis : 1 million de messes célébrées en France), ce qui mettait l'accent davantage sur le caractère « propitiatoire » du sacrifice de la messe que sur son caractère « eucharistique ». Ainsi allait s'insinuer dans les esprits catholiques que, plus on célébrait de messes, plus on obtenait de grâces, et de là, il n'y avait plus qu'un pas à franchir et… qui fut franchi, pour penser que « l'immolation non sanglante de la messe » (Concile de Trente) venait surajouter au sacrifice sanglant de la Croix.

Il s'en est suivi un certain nombre de « malentendus » s'agissant de la nature sacrificielle de la messe, que la nouvelle traduction du missel a remis en exergue, sans pour autant que ces malentendus soient dissipés.

I. La nature sacrificielle de la messe (He 13,15-16)

La troisième édition du Missel Romain a expressément choisi de mettre en évidence la nature sacrificielle de la messe. Nous avons vu réapparaître ainsi le vocabulaire propre à ce concept : sacrifice, oblation, consommation...

Cependant il n'est pas certain que nos contemporains soient très au clair avec ce concept qui est pour beaucoup synonyme d'efforts, de privations, de renoncements — tout ceci n'étant pas faux — mais bien peu envisagent le sacrifice comme offrande de soi, don généreux, pour accéder à un bien supérieur.

Par ailleurs, d'autres de nos contemporains — qui sont assez friands de l'idée de sacrifice — ont une conception assez païenne de la chose, à savoir qu'aller à la messe nous obtiendra, au mieux des faveurs, au pire nous épargnera les foudres divines. Autrement dit, je consens à donner à Dieu-par le culte- ce qui est nécessaire pour que je puisse vivre en paix, loin de son regard et à l'abri de sa colère.

Cette conception du sacrifice, à la manière païenne, fut confortée par toute une littérature médiévale et moderne qui, en abusant de l'allégorie tous azimut, s'efforçait de traduire tous les gestes et symboles de la messe sous l'angle de la « scénographie » du Vendredi Saint historique.

C'est-à-dire que l'on a confondu le « mémorial » de l'eucharistie avec le « mime » de la Passion. Cette confusion s'amplifiant avec le Concile de Trente et l'utilisation ambiguë du verbe « représenter » : « Le Christ voulait laisser à l'Église, son épouse bien-aimée, un sacrifice qui soit visible (comme l'exige la nature humaine). Par-là, serait représenté le sacrifice sanglant qui devait s'accomplir une fois pour toutes sur la Croix » (22e session, cap. 1).

Ici le verbe « représenter » a été compris au sens où la messe était la représentation du drame de la Passion, alors que le même verbe pouvait aussi signifier que, par la messe, l'unique sacrifice du Christ nous était « rendu présent », c'est-à-dire que la messe était le mémorial du sacrifice de la Croix.

Les Pères de l'Église — St Cyrille de Jérusalem, St Augustin, Théodore de Mopsueste — sont toujours allés chercher l'origine de l'Eucharistie **dans la célébration de la Sainte Cène et non à la Passion**. C'est exactement la démarche que suivra, à la suite des Pères, le Pape François dans *Desiderio desideravi* n° 7 : « Si nous n'avions pas eu la dernière Cène, c'est-à-dire si nous n'avions pas eu l'anticipation rituelle de sa mort, nous n'aurions jamais pu saisir comment l'exécution de sa condamnation à mort a pu être l'acte de culte parfait, agréable au Père, le seul véritable acte de culte : le contenu du Pain rompu est la Croix de Jésus, son sacrifice d'obéissance par amour du Père. »

C'est-à-dire que le Pape François désigne la Sainte Cène comme clef rituelle de lecture du mystère de la Croix, **et ceci non pas comme une interprétation *a posteriori* selon le mode rituel, mais dans une anticipation rituelle instituée par le Christ lui-même**. Et le Pape d'insister (*Desiderio desideravi* n° 6) : « Vraiment, toute réception de la communion au Corps et au Sang du Christ a déjà été désirée par Lui, lors de la dernière Cène. »

Tout au long de l'histoire du Salut, depuis la création où l'homme et la femme sont créés « à l'image et à la ressemblance de Dieu », malgré la rupture du péché originel où l'homme ne veut plus « être vu de Dieu » (Gn 3,10), malgré toutes les infidélités du peuple d'Israël qui « honore Dieu des lèvres, alors que son cœur est loin » (Is 29,13), Dieu, lorsque les temps furent accomplis, nous a envoyé son Fils, pleinement homme et pleinement Dieu, pour que par Lui « tout lui soit enfin réconcilié, faisant la Paix par le sang de sa Croix, la paix pour tous les êtres sur la terre et dans le ciel » (Col 1,20).

C'est-à-dire que l'eucharistie instituée par le Christ avec ordre de la réitérer est le geste testamentaire le plus sublime que Dieu nous donne **pour nous réconcilier avec Lui et entre nous**.

Cette dimension de l'eucharistie écarte de toute part un acte de culte à la façon des païens qui se servent du sacrifice pour **tenir à distance** la divinité ; bien au contraire, le sacrifice eucharistique est le lieu par excellence où Dieu nous parle, nous nourrit et nous invite à la conversion évangélique, avec toute la dimension « éthique » que cela suppose. He 13,15-16 : « En toute circonstance, offrons à Dieu, par Jésus, un sacrifice de louange, c'est-à-dire les paroles de nos lèvres qui proclament son nom. **N'oubliez pas d'être généreux et de partager. C'est par de tels sacrifices que l'on plaît à Dieu. »**

II. Sacrement de l'eucharistie et éthique

Le culte juif

Nous ne pouvons pas faire l'économie d'une brève prospective du culte de l'ancienne alliance.

Déjà le culte juif se distinguait du culte païen en ce que le Dieu des juifs intervient dans l'histoire, et plus précisément dans l'histoire de la libération d'un peuple : « J'ai vu la misère de mon peuple, j'ai entendu ses cris, je connais ses souffrances, je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et le faire monter vers un beau et vaste pays, ruisselant de lait et de miel » (Ex 3,7-8).

Dieu non seulement promet la liberté mais **il offre une promesse d'avenir**.

En mémoire de cette libération et de cette promesse, le peuple d'Israël va célébrer rituellement un mémorial qui comportera **à la fois** l'offrande des prémices pour Dieu, mais aussi les offrandes pour la veuve, l'orphelin, l'immigré, le lévite (Dt 26,10-13). C'est-à-dire qu'en même temps que **l'acte rituel** est prescrite **une éthique du partage avec les pauvres**. **Autrement dit, la dépossession rituelle n'a de sens que si elle est assortie d'une dépossession existentielle : « C'est la miséricorde que je veux et non le sacrifice » (Os 6,6 ; repris en Mt 9,13).**

Philon d'Alexandrie, juif contemporain de Jésus, mettra au sommet de tous les sacrifices le sacrifice « d'eucharistie », c'est-à-dire le sacrifice de pure louange, car **Dieu n'a pas besoin de nos offrandes sacrificielles**. Cette pensée helléniste va trouver un écho dans l'enseignement de Jésus qui éprouvera une « sainte » colère au Temple (Mt 21), fustigeant ceux qui ont fait « d'une maison de prière un repaire de bandits » ; et en Mt 5,23-24, il placera le sacrement du frère avant le sacrement de l'autel : « va d'abord te réconcilier avec ton frère, tu porteras ensuite ton offrande à l'autel ».

Le culte chrétien

Dans la nouvelle alliance, tout le vocabulaire sacrificiel du Temple — au sens où il était alors admis — est aboli (il faudra attendre Tertullien pour que ce vocabulaire soit repris par les Chrétiens). St Paul va alors **resignifier** ce vocabulaire à la lumière du mystère pascal, nous invitant dans Rm 12,1 : « Je vous exhorte, par la tendresse de Dieu, à lui présenter votre corps, votre personne tout entière, en sacrifice vivant et saint, capable de plaire à Dieu : c'est là pour vous la juste manière de lui rendre un culte. » C'est-à-dire que le sacrifice cultuel n'est plus le privilège du Temple, mais ce culte nouveau qui s'accomplit **dans notre vie quotidienne**.

Un peu plus loin, dans la même Épître aux Romains au chap. 15,16, St Paul exhorte à « sacrifier l'Évangile de Dieu, afin que les païens deviennent une offrande qui, sanctifiée par l'Esprit Saint, soit agréable à Dieu ». C'est-à-dire que non seulement le culte chrétien dépasse les murs du Temple, mais il dépasse aussi les frontières du peuple d'Israël.

Bref, le culte chrétien nous invite, nous exhorte, à **mettre en harmonie** notre liturgie, notre cœur, nos actes, tout ceci étant déjà présent dans l'ancienne alliance où Jésus n'abolit rien mais vient accomplir (Mt 5,17).

La différence fondamentale entre la liturgie du Temple et la liturgie de l'Église **n'est pas d'ordre moral mais d'ordre théologal** : la grâce sacramentelle consiste toujours à faire grandir celui qui reçoit les sacrements sur les voies de la Foi, de l'Espérance et de la Charité. Cela signifie que l'innovation ne concerne pas la générosité des hommes mais la générosité de Dieu qui nous offre son Fils qui est notre vie et notre salut. C'est bien la foi au Christ qui nous sauve, et non pas nos œuvres, aussi bonnes soient-elles !

Il ne s'agit donc plus de nous hisser à la hauteur de Dieu à la force du poignet au moyen des œuvres (néo-pélagianisme, *Desiderio desideravi* n° 20) : « Participer au sacrifice eucharistique n'est pas un exploit personnel. » Mais au contraire, il s'agit de recevoir, d'accueillir l'Esprit de Pentecôte, l'Esprit du Ressuscité, l'Esprit du soir de Pâques, l'Esprit qui est Charité, celui-là même qui fonde l'Église et la projette dans le monde pour annoncer les nouvelles de Dieu et le sanctifier (*Desiderio desideravi* n° 25).

Les conséquences de cette innovation chrétienne sont considérables :

- La catégorie de « sacré », qui implique toujours le « mis à part », l'inaccessible, l'intouchable, est remplacée par la catégorie de « sainteté ». La vie du monde demeure profane, mais elle devient sanctifiable par la pratique de la charité fraternelle : ce n'est plus seulement le dimanche qui est sanctifié, mais toute notre vie. St Paul, dans 1 Co 3,16, nous dira : « Vous êtes le temple de Dieu et l'Esprit Saint habite en vous. »
- Les prêtres, les ministres ne sont plus des « intermédiaires » entre Dieu et les hommes, mais de par leur ordination sacramentelle, ils sont devenus les signes sacramentels de l'unique Médiateur qui est le Christ donnant sa vie par Amour.
- Enfin, là où les païens lisent dans le cosmos les oracles divins, c'est-à-dire le recours au « voir », là où les juifs se refusent à voir pour seulement « entendre », les chrétiens manifestent Dieu dans leur « art de vivre » (Épître à Diognète). Il existe donc une véritable relation de tension entre ce que nous vivons à la messe et ce que nous vivons dans nos quotidiens les plus concrets, le passage d'un bien à l'autre étant toujours à construire d'eucharistie en eucharistie.

III. La « fraction du pain », rite prophétique missionnaire

Le sacrifice de la messe réalise la présence du Christ dans la réalité des espèces du Pain et du Vin. Il n'est, du reste, peut-être pas inutile de rappeler ici que si la messe est un sacrifice, c'est parce que sur l'autel le pain qui est le Corps et le vin qui est le Sang sont séparés. Les offrandes ne sont pas « uniques » mais « doubles » : « Regarde ces offrandes avec amour et, dans ta bienveillance, accepte-**les** », dit la nouvelle traduction de la PE I, alors que la précédente traduction était au singulier.

Il y a là, à n'en point douter, une similitude entre le sacrifice païen, le sacrifice juif et le sacrifice chrétien. Cependant la force symbolique de chacune des espèces n'est pas strictement identique. Le Pain, c'est le pain de la route, c'est le pain de notre quotidien (Pater) ; la coupe (et non pas le Vin…) est le symbole eschatologique de l'alliance, elle est le breuvage de la vie éternelle : Mt 26, 29 « Désormais, je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai, **nouveau**, avec vous dans le royaume de mon Père. » Cette coupe est la coupe du Sang de l'alliance nouvelle et éternelle, disent les verba. Le Pain, c'est le corps livré pour nous ; mais le Sang est celui de l'alliance éternelle.

Après cette petite précision, revenons à la réalité de la présence du Christ dans l'une et l'autre des espèces. Ces espèces « contiennent » la présence (Hugues de St Victor les a comparées à des vases d'apothicaire) ; cependant les espèces n'enferment pas la présence. **Et St Thomas nous rappellera que la présence du Corps glorieux du Ressuscité dans l'eucharistie ne saurait être localisée, puisque cette même localisation est, par définition, « accidentelle ».**

Aujourd'hui encore, il serait urgent de rappeler ces grands principes constituant la Tradition de l'Église s'agissant de la présence eucharistique, en ce qui concerne la pratique de l'exposition du Très Saint

Sacrement. Non pas que cette pratique — très tardive au demeurant, connue seulement en Occident — soit condamnable, mais **ce culte** ne saurait être pratiqué, comme nous le rappelle le Concile, sans la manifestation du lien avec la messe précédente, sans méditation et manducation de la Parole, sans oraison d'action de grâce et prières de supplication. C'est-à-dire que nous assistons aujourd'hui à une **chosification quasi magique** du sacrement où l'accident l'emporte sur l'essence dans sa force symbolique.

Le rite de la fraction est de première importance à cet égard (n'oublions pas que ce rite a donné son nom à l'eucharistie à l'ère apostolique). Ce rite est fondamental dans notre approche du **mystère** eucharistique, car il nous montre que si la présence du Christ est bien « inscrite » dans le pain et le vin, elle n'y est pas « circonscrite ». La Tradition scripturaire ne cesse de nous le marteler : « Dieu est présent au milieu de son peuple » (Ex 13 / Jn 20). Plus précisément il est présent dans le Temple, sur le propitiatoire, entre les chérubins, dans ce lieu vide que l'on appelle « Shekinah ». **C'est-à-dire que Dieu ne réside pas dans un espace fermé mais dans bien ouvert**. Du point de vue phénoménologique, cela nous enseigne que Dieu n'est jamais « assignable à résidence » : le tabernacle n'est pas l'Olympe !

Le Pain est une réalité compacte et close dans laquelle nous ne saurions enfermer Dieu. Ce fantasme destructeur qui consiste à contenir Dieu dans l'hostie rend spirituellement complexe l'acte de manducation de la communion. Face à ces dérives régressives, il est important de rappeler que le Pain eucharistique ne déploie jamais aussi pleinement ce qu'il est que lorsqu'il est offert à Dieu en offrande **et** lorsqu'il est partagé en communion avec les baptisés.

Pour cette raison, ce rite de la fraction est fondamental : d'abord parce que c'est le geste de Jésus à la Cène, d'une part ; et d'autre part parce que la fraction **réalise un vide** à la fois physique et symbolique. Symbolique, **car c'est le partage** avec autrui qui est ainsi signifié, **sans que chacun ne manque de rien** : « Il est dans la parcelle comme dans le tout », dira St Thomas dans le Pange. Le pain rompu manifeste à la fois la présence du Dieu qui se donne pour moi **et** pour mes frères. Par conséquent, le sacrement fondamental de la présence du Christ dans l'eucharistie est bien le pain, mais non pas comme « réalité close et compacte », mais comme **« réalité pour le partage ».**

Ce « vide **pour** autrui » est le signe sacramentel de la présence du Christ ; d'où le Christ surgit naturellement, lui qui, par sa kénose (Ph 2), se vide de lui-même pour s'offrir en partage. Cela donne toute sa cohérence à la séquence rituelle qui juxtapose le rite de la fraction et celui de la Paix, qui précède la démarche de communion. **Ces 3 rites manifestent une double dimension de rapport, à la fois au Christ ET aux frères.**

Le geste de la Paix est centré sur les frères au moyen de la charité du Christ. Le geste de communion est centré sur le Christ qui est reçu, mais on ne peut le recevoir qu'à la condition préalable, de nous reconnaitre comme frères (1 Co 11 → les « skiza »). Le geste de la fraction réalise pleinement les deux dimensions, puisque c'est le Corps du Christ qui est fractionné pour que chaque frère/sœur le reçoive. Ainsi le corps eucharistique vient vivifier, par l'Esprit de Charité, le corps ecclésial.

L'eucharistie par la communion réalise ainsi l'alliance de ces deux entités distinctes que sont le Corps eucharistique du Christ et le Corps ecclésial du Christ : le second recevant le premier pour le porter au monde en bonne nouvelle à annoncer ; **le premier se laissant répandre par le second dans le monde pour le sanctifier**. Et c'est là, en cette alliance indissoluble entre ces deux corps, que la mission de l'Église trouve à la fois sa définition et sa source : « Il est grand le mystère de la foi », disons-nous après chaque consécration ; dans la lettre aux Éphésiens, chap. 5, v. 32, St Paul nous dira : « Ce mystère est grand : je le dis en référence au Christ **et** à l'Église. »

Conclusion

Pour conclure cette réflexion, je vous propose d'aller nous promener sur 3 chemins bibliques, 3 routes qui tournent le dos à Jérusalem — donc au Temple… —, 3 routes de kénose, de vide, de descente.

La première de ces voies de sanctification descend depuis Jérusalem jusqu'à Emmaüs (Lc 24). Celui que l'on ne reconnaît pas accepte d'accompagner Cléophas et un autre sur une route nocturne de désespérance et de deuil : leur ami est mort et c'est le grand vide ! Jésus ouvre leur cœur avec beaucoup de patience et sans faire aucun reproche à leur manque de foi ; il leur ouvre le trésor de sa Parole, qui console (Esprit Saint), qui apaise, à un tel point que ces deux-là voudront que Jésus reste pour dîner ; et à la fraction du Pain, il est reconnu, mais il disparaît à leurs yeux, ne laissant en eux que l'exultation d'un cœur brûlant.

Il existe une autre route qui descend depuis Jérusalem jusqu'à Jéricho (Lc 10). Jésus, ou plutôt un samaritain, y rencontre l'homme blessé et humilié, là dans le fossé. Le lévite et le prêtre n'ont pas voulu le voir, par peur d'être contaminés par son impureté, sa faiblesse (Pourtant, le lévite et le prêtre connaissaient la Loi, connaissaient le devoir d'assistance à l'émigré, au pauvre, à la veuve, à l'orphelin ; ils avaient lu, les Écritures…). Le Samaritain va prendre soin de lui **sans pour autant prendre l'ascendant sur lui** ; il va le confier à un hôtelier, et lui donnant ce qu'il faut pour qu'il puisse guérir ses blessures en y versant de l'huile — pour la douceur — et du vin, pour la joie…

Il existe enfin une troisième route qui descend elle aussi de Jérusalem à Gaza (Ac 8). Le Seigneur demande au diacre Philippe de se rendre sur cette route déserte. Pas si déserte que cela : il y a là, sur le bord du chemin, un char arrêté et, dans ce char, un eunuque éthiopien qui garde les trésors de Candace, reine d'Éthiopie. Celui-là, il a tout pour plaire : il est noir, éthiopien, il est eunuque — il symbolise le summum de l'impureté, il vit dans un harem et il garde un trésor, il manipule de l'argent. Il lit le prophète Isaïe et il ne comprend pas ce qu'il lit. Alors Philippe va monter dans son char pour l'accompagner ; Philippe accepte de ne pas tenir les rênes… Le cœur de l'Éthiopien va alors s'ouvrir à l'intelligence des Écritures et il va demander le baptême. Il y a là un peu d'eau ; on arrête le char et Philippe baptise l'eunuque éthiopien.

Voici 3 routes sacramentelles de mission où l'on rencontre successivement la tristesse, le désespoir, la faiblesse, l'humiliation, les blessures, l'impureté…

Le fil rouge, c'est d'accepter de marcher sur ces routes mal fréquentées, nocturnes, sombres, violentes, scabreuses, avec pour seul viatique la Parole. Mais la divine Providence fait que sur ces mêmes routes, qui sont des chemins de « kénose », on trouve aussi de l'Eau, de l'huile, du Pain et du Vin. **C'est-à-dire que la mission miséricordieuse de l'Église marche toujours de pair avec son « ADN sacramentel ».**

Ces 4 éléments que sont le Pain, le Vin, l'Eau et l'Huile ne sont pas seulement vitaux pour la vie humaine, ils sont aussi précieux ; c'est pourquoi il ne suffit que de peu d'eau et d'huile pour baptiser, que de peu de Pain et de Vin pour communier un peuple.

Toute liturgie, et l'eucharistie en particulier, repose sur la Création, comme l'Esprit reposait sur l'eau. La liturgie le fait avec beaucoup de respect pour cette Création que Dieu nous offre, que Dieu nous confie, et elle le fait avec beaucoup de parcimonie : il ne s'agit pas de profusion — comme notre société de consommation nous y incite — mais de juste un peu de pain…la noble et belle simplicité de la liturgie, dont nous parle le Concile, doit résonner avec le concept de « frugalité », et ceci dans une totale contradiction avec l'esprit de notre monde. Le jour de la Fête-Dieu, nous entendons Exode 16 : « Man hou ? » — autrement dit : « Qu'est-ce que c'est ? » Qu'est-ce donc que cette eucharistie ? Elle ne diminue pas si on la partage ; rien ne sert d'en faire des réserves : c'est Dieu qui pourvoit à ce dont nous avons besoin. L'eucharistie trouve sa préfiguration dans ce point d'interrogation, dans ce « Qu'est-ce que c'est ? » : elle est un pain rompu, c'est-à-dire un pain POUR le partage, un pain POUR la route, un pain POUR la mission : elle est « pain de Charité » puisqu'elle contient la vie théologale.

Alexandre Guérin, diacre